« EN POLOGNE, C'EST-À-DIRE NULLE PART » RÉFLEXIONS SUR LES ORIGINES DE L'ESPÉRANTO

MICHEL DUC GONINAZ

L'espéranto, on le sait, occupe parmi les langues une place singulière. Il est pratiquement la seule langue d'origine « artificielle » — le nombre des projets de ce genres avoisine le millier — à être devenue une « langue vivante » pratiquée par une communauté répartie sur les différentes parties du globe. Ses caractéristiques sont aussi singulières. Un auditeur occasionnel et non averti l'identifiera superficiellement, à cause de l'impression causée par sa phonétique et son lexique, comme une langue romane de type méditerranéen qui aurait absorbé quelques éléments lexicaux germaniques : une sorte d'italien ou de catalan dans lequel on dirait « yes » (orthographié *jes*) pour dire « oui », et où un garçon, un oiseau, un mot se nommeraient *knabo*, *birdo*, *vorto*. Quant au linguiste, il découvrirait sans peine dans la structure de cette langue des similitudes avec les langues agglutinantes, et même avec les langues isolantes (notamment l'invariabilité des monèmes). Quelle langue indo-européenne pourrait, comme le fait l'espéranto, traduire en quatre mots (« Patro patru, filu filo ») les quatre caractères chinois du précepte confucéen qui ne se laisserait pas traduire en français

Slavica occitania, Toulouse, 5, 1997, pp. 141-153.

plus brièvement que par : « Que le père joue son rôle de père, et que le rôle du fils soit joué par le fils » ? Mais l'influence slave n'est pas absente de l'espéranto, et c'est ce qui le différencie d'innombrables projets analogues, dans lesquels l'élément slave n'a joué aucun rôle.

Cette influence est visible tout d'abord dans le système orthographique. Les consonnes diacritées de l'espéranto — que Zamenhof a pourvues d'un accent circonflexe pour que cette influence soit moins évidente — ont été évidemment inspirées par les systèmes orthographiques du tchèque, du croate et des langues baltes. Sur le plan du lexique, les emprunts au slave sont très limités : sur les 2612 lexèmes du dictionnaire de 1893, seuls une trentaine sont de façon certaine empruntés au russe et/ou au polonais. Cette proportion n'a cessé de s'amoindrir depuis. Mais certains d'entre eux ont une grande fréquence d'emploi : *prava* (« qui a raison »), *klopodi* (« s'efforcer »), *barakti* (« se débattre »), *nepre* (« sans faute, obligatoirement », obtenu par apocope à partir du russe непременно) sont sentis par l'espérantophone moyen (qui, souvent, en ignore l'origine) comme des vocables typiques de l'espéranto. Et chaque fois qu'un espérantophone pose une question globale aussi simple que *ĉu li venos ?* (viendra-t-il ?), non seulement il emploie la particule *ĉu*, empruntée au polonais *czy*, mais il utilise le procédé lui-même, absent des langues occidentales (sauf du français parlé qui a créé « est-ce que »). Il a emprunté aussi l'emploi de *ĉu* pour la question indirecte et, quand il dit « mi ne scias, ĉu li venos », il « traduit » mot pour mot le polonais « Nie wiem, czy on przyjdzie ». Il faut par ailleurs noter que certains termes d'origine romane ont en espéranto une forme qui révèle un emprunt au russe (voir *tualeto*, *trotuaro*). Mais surtout bien des termes empruntés aux langues occidentales ont des contours sémantiques qui correspondent au russe. Ainsi *tosto* ne retient de *toast* que le sens de « petite allocution prononcée pour inviter à boire » ; *paroli* est employé par Zamenhof non comme le français *parler*, mais comme le russe говорить, *plena* correspond mieux au russe полный qu'au français *plein*, *kontraŭ* au russe против qu'au français *contre*. Pour traduire l'adjectif *vigla*, d'usage quotidien et dont l'usage dépasse nettement celui de son étymon latin *vigilans*, le dictionnaire espéranto-français aligne douze traductions approximatives, alors que le russe бодрый lui correspond assez exactement. La sémantique des mots composés, notamment ceux

qui utilisent des préfixes, révèle ce phénomène de façon encore plus nette : des mots comme *elpeti* (obtenir à force de demander), *subaŭskulti* (écouter en cachette), *subaĉeti* (corrompre, par ex. un fonctionnaire), *perlabori* (gagner par son travail), *travivaĵo* (événement vécu ou émotion liée à cet événement), *senlima* (illimité), *senhonta* (éhonté), *senpaga* (gratuit) et beaucoup d'autres dans ces micro-systèmes devenus assez productifs sont de véritables calques du russe. Il en va de même du procédé stylistique de la réduplication, que l'espérantophone emploie spontanément (*plenplena* : plein à déborder, *finfine* : en fin de compte), mais où le slaviste discerne le substrat. Des remarques semblables peuvent être faites en ce qui concerne certains faits de syntaxe[1].

Bien que l'espéranto soit devenu une langue qui ne dépend que de ses locuteurs (eux-mêmes influencés, comme les locuteurs des autres langues, par certaines « autorités » : Académie, enseignants, écrivains et journalistes, dictionnaires et livres de grammaire), et bien que ces locuteurs se trouvent actuellement aussi bien en Corée qu'au Brésil ou au Mali, l'espéranto doit beaucoup à son initiateur et aux circonstances historiques qui ont entouré sa naissance il y a un peu plus d'un siècle et ont conditionné son histoire jusqu'à nos jours. De nombreux projets de langues internationales planifiées ont vu le jour en Allemagne (Volapük, Occidental-Interlingue), en France (Dilpok, Langue Bleue, et surtout Ido, provenant d'une réforme de l'espéranto), en Italie (Latino sine flexione), aux États-Unis (Interlingua)... L'espéranto, lui, est né dans l'est de l'Europe, formellement à Varsovie en 1887, moralement un peu plus tôt, à Białystok. Ajoutons que les bases de la langue sont posées par un homme seul (certains autres projets sont des élaborations collectives), âgé de 28 ans et qui, sur le plan linguistique, fait figure d'amateur.

« [...] personne, à ma connaissance, n'a songé à opposer cette origine slave de l'espéranto à l'occidentalité du volapük et de la plupart des projets de langue artificielle », écrit J.C. Michéa dans

1. On trouvera de plus amples détails concernant l'influence des langues slaves sur l'espéranto dans : M. Duc Goninaz, « Les influences slaves en espéranto », *Cahiers de linguistique, d'orientalisme et de slavistique*, n° 3/4, Université de Provence, 1974, pp. 33-53 ; M. Duc Goninaz, « Славянское влияние в эсперанто », *Проблемы международного вспомогательного языка* (« L'influence slave en espéranto », *Problèmes de la langue auxiliaire internationale*), Moscou, « Nauka » (Akademija Nauk SSSR) , 1991, pp. 117-126.

un article remarquablement documenté et argumenté, dans lequel il étudie « l'auto-institution » de la société espérantiste, et il ajoute plaisamment : « L'espéranto n'aurait-il donc fasciné l'Occident que parce qu'il était la seule langue artificielle à venir du froid ? »[2] Regardons de plus près la question.

Lazare Louis (Lejzer Ludwik) Zamenhof[3] (forme espérantisée de Samenhof, en russe Заменгоф) naît en 1859 à Białystok[4] dans la province de Grodno de l'Empire russe, ville peuplée essentiellement de Juifs (alors majoritaires), de Russes, de Biélorusses, de Polonais et d'Allemands. Cette région, il l'appellera, dans un discours célèbre, « ma chère Lituanie », apostrophe qui rappelle celle de Mickiewicz au début de *Pan Tadeusz* : il s'agit de la Lituanie historique, non de l'État lituanien actuel, ethniquement limité. Il est issu d'une famille juive — il se définira comme « Juif de l'Empire russe », alors que nombre d'encyclopédies actuelles le présentent comme « médecin et/ou linguiste polonais » — et est obsédé dès son enfance à la fois par le sort des Juifs et par la recherche de l'humanité, dont on lui a affirmé qu'elle existait, mais qu'il ne discerne pas dans les groupes ethniques qui s'affrontent, quand ils ne s'ignorent pas, dans les rues de sa ville :

> « L'éducation qu'on me donna fit de moi un idéaliste ; on m'enseigna que tous les hommes sont frères, alors que dans la rue et dans chaque cour, tout, à chaque pas, me donnait le sentiment que les hommes n'existaient pas : il n'existait que des Russes, des Polonais, des Allemands, des Juifs, etc. »[5]

> « Si je n'étais pas un Juif du ghetto, l'idée d'unir l'humanité ou bien ne m'aurait pas effleuré l'esprit, ou bien ne m'aurait pas occupé avec tant de constance pendant toute ma vie. »[6]

Cette division de l'humanité, symbolisée par le babélisme, il ne la voit pas seulement à l'extérieur, mais dans sa situation personnelle. La langue de ses parents est le russe car son père, fonctionnaire de l'Empire, a tenu à s'intégrer à la puissance dominante qui impose le russe comme langue officielle. Au demeurant, les

---

2. J.C. Michéa, « Kial venkis Esperanto ? », *Critique* 387-88, Paris, 1979, pp. 661-673 (NB : malgré son titre, cet article est en français!).
3. Parmi les biographies de Zamenhof, il convient de citer : M. Boulton, *Zamenhof, aŭtoro de Esperanto*, La Laguna, J. Régulo, 1962 (existe également en anglais) ; R. Centassi, H. Masson, *L'homme qui a défié Babel* , Paris, Ramsay, 1995.
4. Cette ville, que Zamenhof nomme en espéranto Bjelostoko, portait alors le nom russe de Белосток.
5. Lettre à N. Borovko (1895).
6. Lettre à A. Michaux (1905).

« litvaks », Juifs des provinces « lituaniennes », sont non seulement éloignés du judaïsme traditionnel, mais par ailleurs plus proches de la culture russe que de la culture polonaise. Mais Zamenhof utilise le yiddish dans son entourage, le polonais avec une grande partie de la population, et, bien qu'il ne soit guère pratiquant, il lui faudra apprendre l'hébreu pour accéder aux textes fondamentaux de la religion de son peuple. L'école lui donnera la connaissance des langues de l'élite : grec et latin, allemand, anglais, français, et il s'initiera à quelques autres de son propre chef. Babel est une malédiction, mais la diversité linguistique est fascinante. A partir de 1873, la famille Zamenhof est à Varsovie. Le multiethnisme haineux de Białystok fait place à une situation encore plus tranchée et particulièrerement explosive depuis l'insurrection de 1863 : oppression russe contre nationalisme polonais. Les Juifs n'ont rien à gagner à ce genre de conflit : les adversaires se retrouvent complices pour organiser les pogromes. Les convictions du jeune lycéen juif s'affermissent. Il tentera de créer une grammaire du yiddish, afin de donner le statut de langue à ce que tout un chacun (y compris lui-même !) appelle un « jargon », et militera pendant quelques années, avec d'importantes responsabilités, dans l'un des premiers groupes sionistes clandestins. Mais il abandonnera rapidement le sionisme pour rechercher l'impossible humanité et consacrera son énergie à créer une langue destinée à tous les hommes. On a conservé des fragments de cette première ébauche de langue de 1878. Le 17 décembre de cette année, Zamenhof et plusieurs de ses camarades de classe prononcent quelques phrases, et même un poème, dans cette « lingwe uniwersala ». Zamenhof a dix-neuf ans. Plusieurs autres « états de langue » succèderont à ce premier essai[7].

Ses études de médecine, puis sa spécialisation en ophtalmologie le conduisent à Moscou, puis à Vienne, et le jeune Docteur Zamenhof publie, à compte d'auteur, le 26 juillet 1887 (après une autorisation de la censure le 21 mai) une petite brochure de quarante pages, rédigée en russe et intitulée *Международный язык, предисловие и полный учебник* (Langue internationale, avant-propos et manuel complet) dont la plus grande partie est occupée par un avant-propos expliquant les buts et les caractéristiques de la

7. Une étude détaillée de ces élaborations successives a été faite par G. Waringhien, *Lingvo kaj vivo*, Rotterdam, UEA, 1989, pp. 19-54.

langue proposée et par quelques textes modèles dans la nouvelle langue (une lettre, les premiers versets de la Genèse, le « Notre Père » et trois poèmes (deux originaux, l'autre traduit de Heine). Le « manuel complet » tient en moins de six pages : la grammaire y est exposée en seize paragraphes, ce qui donnera naissance au mythe, colporté par une certaine propagande espérantiste, d'une « grammaire en seize règles ». Le « dictionnaire » annexé (deux pages) comporte 920 éléments lexicaux avec leur traduction russe. Pour cette publication Zamenhof a utilisé le pseudonyme de Docteur Esperanto (= « celui qui espère »). Dans les deux années qui suivront, ce premier manuel sera édité en polonais, français, anglais, allemand, cependant que l'intérêt porté par un nombre croissant de personnes amène Zamenhof à publier des suppléments à ce premier manuel, un répertoire des mille premières personnes qui ont appris la langue, puis des dictionnaires à l'usage des russophones et des germanophones. En 1889 paraît à Nuremberg la première revue dans la nouvelle langue, *La Esperantisto*. Le pseudonyme de l'auteur devient rapidement le nom même de la langue. C'est ensuite la naissance d'une littérature, d'abord traduite, où la Bible hébraïque voisine avec Shakespeare, Pouchkine, Goethe, Molière, Prus, Andersen, puis d'une littérature originale, où la poésie a une grande part. Des groupes locaux d'adeptes de la nouvelle langue se créent et les publications se multiplient. On en arrive ainsi, en 1905, à la première grande démonstration publique du fonctionnement de l'espéranto parlé : le Congrès Universel d'Espéranto à Boulogne-sur-Mer. Au moment où les participants de ce congrès vivaient leur « miracle de la Pentecôte »[8] , le volapük était à l'agonie. Puis ce fut, dans les années suivantes, la création des institutions traditionnelles du « mouvement espérantiste », le *Lingva Komitato* (Comité linguistique), qui donnera naissance à l'actuelle *Akademio de Esperanto*, l'*Universala Esperanto-Asocio*, demeurée jusqu'à nos jours la plus importante association espérantiste, le Congrès Universel lui-même qui est devenu un rite annuel avec des milliers de participants, bien qu'aujourd'hui il ne se passe guère de jour sans qu'un congrès, un colloque, un stage, une rencontre où l'on parle l'espéranto, ait lieu quelque part dans le

8. Expression utilisée par Edmond Privat, qui vécut ce moment historique à l'âge de seize ans, et à qui l'on doit la première « histoire de l'espéranto », des origines à 1927.

monde. On a vu plus tard apparaître le phénomène des locuteurs natifs (denaskaj esperantistoj), issus de familles où l'espéranto est la langue de communication quotidienne. Ce dernier fait, quoique marginal, puisque ces locuteurs natifs ne sont guère plus d'un millier à l'heure actuelle, est très significatif. A l'heure même où ces lignes sont écrites, les ondes de Radio-Varsovie, Radio-Pékin, Radio-Vatican et d'autres diffusent des informations en espéranto sur toute la planète, des chanteurs et des groupes de rock espérantophones se font entendre au Zaïre et à Madagascar, comme en Suède et au Brésil, et nombre d'espérantophones commmuniquent dans leur langue sur Internet...

Il est impossible d'expliquer la survie et le développement de l'espéranto par des raisons strictement linguistiques. Sur des centaines de projets de langues artificielles, dont beaucoup, il est vrai, étaient fantaisistes, plusieurs dizaines étaient probablement viables. Le volapük a vécu, dans les deux sens du terme. Certains projets pouvaient, sur un plan strictement théorique, être jugés « meilleurs » que celui du jeune médecin polyglotte et utopiste du quartier juif de Varsovie. Plusieurs d'entre eux ont eu des adeptes ou en ont encore quelques-uns, notamment l'Ido, un des nombreux projets d'« amélioration » de l'espéranto. Le « génie » de Zamenhof — le « créateur » de l'espéranto a été l'objet d'un véritable culte de la personnalité dans le mouvement espérantiste traditionnel — est aussi une explication insuffisante. Et invoquer les moyens mis en œuvre pour la propagation de l'œuvre de Zamenhof serait un contresens. Non seulement aucun projet de langue internationale construite n'a bénéficié d'un appui décisif des décideurs économiques et politiques, mais si l'on compare les moyens financiers assez considérables mis en œuvre de 1924 à 1951 pour élaborer, puis mettre l'Interlingua sur le marché américano-européen, avec les quelques roubles dont disposait — au prix de quelles privations ! — le jeune Zamenhof pour publier la petite brochure de quarante pages, fruit de son travail solitaire et destinée à des russophones, une telle hypothèse tombe d'elle-même.

Une chose est sûre : même s'il est vrai que ce que l'on appelle communément le « mouvement espérantiste » a dû repartir pratiquement de zéro après les deux guerres mondiales et, dans certaines régions du globe, après un quasi-anéantissement dû à des persécutions, même s'il est vrai que la nature de ce mouvement a

subi des changements considérables dans les trente dernières années, il semble avéré que tout s'est joué avant 1900. C'est à cette date symbolique que les historiens voient le début d'une « période française » (à cause du rôle joué par le Touring Club de France, les éditions Hachette, les groupements espérantistes actifs qui organisent les deux premiers congrès universels dans des villes francophones, Boulogne et Genève) qui propulse la langue de Zamenhof sur la scène mondiale. Cette « période française » devait s'achever par un ricanement de l'histoire le 2 août 1914, lorsque les 3739 participants du 10e Congrès universel d'espéranto convoqué à Paris, furent empêchés de se réunir par le début d'un gigantesque massacre déclenché par les impérialistes austro-allemands, britanniques, français, japonais et russes à la suite d'un incident créé par un nationaliste serbe. Mais il ne faut pas oublier que cette « période française » prenait la suite d'une « période russe » (ce terme aussi est traditionnel) qui avait été décisive. Cette période initiale a été marquée par l'activité de pionniers russes, polonais et baltes (A. Grabowski, K. Bein, de Wahl, Devjatnin...), qui ont joué un rôle considérable dans la formation de la littérature naissante : parmi les premières traductions en espéranto figurent des œuvres de Pouchkine (*La tempête de neige* est traduite en 1888 par Grabowski : la nouvelle langue avait un an), Gogol, Lermontov, Mickiewicz, Prus, Sienkiewicz. Zamenhof traduit le roman de sa compatriote (c'est-à-dire originaire de la région de Grodno) Eliza Orzeszko (ou Orzeszkowa), *Marta*, devenu un classique pour tous les espérantistes[9]. Varsovie, Saint-Pétersbourg, Odessa sont des foyers actifs de l'espérantisme naissant. La plupart des abonnés de la revue *La Esperantisto*, dont le rédacteur en chef est Zamenhof, sont des sujets de l'Empire russe. Une deuxième revue est fondée en 1889 à Sofia. En 1894, Léon Tolstoï publie une longue lettre favorable à l'espéranto, dans laquelle il déclare être arrivé à lire couramment cette langue au bout de deux heures d'études. C'est le début d'une sorte de symbiose entre les espérantistes de Russie et le courant d'idées tolstoïen, concrétisée par la collaboration entre *La Esperantisto* et les éditions Posrednik. En 1895, la publication par *La Esperantisto* d'une traduction en espéranto de l'essai de Tolstoï,

9. Les œuvres complètes de Zamenhof sont en cours de publication à Kyoto (éd. Ludovikito) sous le titre *Iam kompletigota plena verkaro de L.L. Zamenhof* (47 volumes parus).

Raison et foi, provoque la mort de la revue : la censure tsariste en interdit l'entrée en Russie, où se trouvent à cette date les trois quarts de ses abonnés. C'est aussi la fin de la *Esperanta Biblioteko*, collection d'ouvrages dirigée par Zamenhof. Paris deviendra quelques années plus tard un centre important d'éditions en espéranto.

C'est aussi cette première période qui marque le mouvement espérantiste d'un cachet idéologique que les vicissitudes historiques ultérieures n'ont jamais effacé. Zamenhof, à la différence de bien d'autres créateurs de langues artificielles, ne limitait pas son projet à la technique de la communication. A ceux qui, dans le mouvement espérantiste naissant, veulent l'empêcher de parler de ce qui est pour lui l'essentiel (« fraternité et justice entre tous les peuples »), il répond indigné, lors du Congrès de Genève en 1906 : « Avec cet espéranto-là, qui doit servir uniquement, exclusivement, les buts du commerce et de l'utilité pratique, nous ne voulons avoir rien de commun ! » Il ira jusqu'à élaborer une doctrine, qui pour lui était plus importante que la langue elle-même, et qu'il nomme d'abord « hillélisme » (du nom du docteur juif libéral Hillel, contemporain de Jésus), puis « homaranismo » (« doctrine concernant les membres de l'humanité »), sorte de religion sans dogmes ni culte, qui ne rencontra pratiquement aucun écho. Mais le mot d'ordre d'*interna ideo* (« l'idée interne »), qu'il lance dans de nombreuses déclarations, est resté l'un des mots-clés de la communauté espérantophone, même si une partie de celle-ci a pris des distances avec toute formulation idéologique et si le slogan à la mode dans le mouvement actuel est la notion fourre-tout de « droits de l'homme ». La déclaration de Zamenhof au congrès de 1905 (« Dans les murs hospitaliers de Boulogne-sur-Mer, ce ne sont pas des Français qui rencontrent des Anglais, ni des Russes qui rencontrent des Polonais, mais des hommes qui rencontrent des hommes ») ne faisait qu'expliciter le rêve du petit garçon juif de Białystok. Cette déclaration « idéaliste » était d'une remarquable lucidité, puisqu'elle décrit très exactement la situation réelle de la communauté espérantophone actuelle et invalide le qualificatif « international », que Zamenhof avait lui-même donné à sa langue pour des raisons de commodité, et auquel il a toujours préféré les termes *sengenta* (non-ethnique), *sennacia* (sans-nation) ou *neŭtrale homa* (humaine par sa neutralité). Ces idées reflétaient l'état d'esprit de Zamenhof et de nombre de pionniers de l'espéranto de l'Empire

russe, où prédominait l'idéalisme de l'intelligentsia, notamment de sa composante juive. Elles étaient assez mal reçues dans les milieux espérantistes français du début du siècle, partagés, comme toute la société française de l'époque, entre bigoterie et anticléricalisme : « Mais c'est un prophète juif ! », s'exclamèrent les uns et les autres, lorsque Zamenhof évoqua publiquement ses idées. Mais à cette source de conflits, que les historiens de l'espéranto ont souvent décrite, s'en ajoute une autre, généralement passée sous silence. C'est sur ce que l'on appellerait maintenant la politique linguistique que les vues de Zamenhof sont incompatibles avec la gestion étatique du fait langagier, dont la France est un des exemples les plus classiques. Pour Zamenhof, l'État doit être neutre non seulement en matière de religion, mais aussi en matière de langue. Ce qui revient à dire que l'espéranto n'est pas un auxiliaire de la communication entre des nations ou des États supposés unilingues, comme le sous-entend une certaine propagande espérantiste, mais l'outil que se donnent des hommes qui veulent lutter contre l'aliénation linguistique, due beaucoup moins à la diversité des idiomes — pour laquelle Zamenhof a le plus grand respect — qu'à l'oppression qu'exerce telle ou telle langue à l'intérieur de limites territoriales, et qu'il juge intolérable. Son discours à la Conférence préparatoire des espérantistes de Russie (Saint-Pétersbourg, 1910) le montre clairement : un congrès qui réunit des sujets de l'Empire russe est un congrès « international », dit-il. On doit donc y utiliser l'espéranto, non le russe. Zamenhof devance Lénine dans la revendication « aucun privilège pour aucun peuple, aucun privilège pour aucune langue ». Avec cette différence que le fondateur de l'URSS a laissé se perpétuer l'hégémonie du russe dans un État « prolétarien » qui est devenu ce que l'on sait.

C'est ce socle idéologique qui, malgré le rejet des véritables idées de Zamenhof par bien des espérantistes — phénomène qui intéresserait sociologues et psychologues — a créé la conscience du « nous » de la communauté espérantophone. Zamenhof rêvait pour l'humanité d'un avenir de « grand cercle familial » (*unu granda rondo familia*), comme il l'écrit dans son poème *La Espero*, devenu hymne des espérantistes après sa mise en musique. Cette conscience — ou cette inconscience ! — qu'ont toujours eu les espérantistes d'être eux-mêmes une grande famille a certainement joué un rôle capital dans la survie de la langue. Le conflit avec le « maître » (dissimulé sous les marques de vénération) a d'ailleurs

été désamorcé par Zamenhof lui-même qui, dès le début, avait déclaré qu'une fois publiée, la langue n'appartenait plus à son initiateur, mais à tous ses utilisateurs. Cet esprit communautaire, démocratique, ce choix de rapports horizontaux entre les locuteurs marque la différence fondamentale avec le mouvement volapükiste que l'abbé Schleyer avait toujours voulu, jusqu'à la catastrophe inéluctable, conserver sous sa férule.

Les relations de l'espéranto avec le monde slave dont il est issu ne s'achèvent pas avec cette « période russe » initiale, ni même avec la mort de Zamenhof survenue en avril 1917. Le mouvement espérantiste connaîtra un essor remarquable en URSS dans les années vingt, avant d'être traité en suspect au début de la décennie suivante, puis totalement détruit par Staline en 1937-1938[10]. Émergeant de la clandestinité en 1956, les espérantistes soviétiques ne recouvreront une réelle liberté d'action qu'avec la perestroïka, en 1988. Mais pendant la période socialiste, la Bulgarie, la Pologne et la Yougoslavie (ainsi, par ailleurs, que la Hongrie) seront — au prix, il est vrai, d'une certaine surveillance politique — les principaux foyers de l'espéranto en Europe.

Tout le monde s'accorde pour dire que l'espéranto est né en Pologne. Mais on a vu dans quel contexte, dans quel type de société. Il s'agissait d'un milieu caractérisé par le rapport dialectique entre ghetto et cosmopolitisme, entre communautarisme et melting-pot, dirait-on aujourd'hui. Białystok est pour Zamenhof le microcosme symbolique de la terre des hommes, de ce qu'on appelera plus tard le village planétaire ou la maison commune. L'espéranto est né dans une Pologne qui n'était pas un État, « en Pologne, c'est-à-dire Nulle Part », comme disait Alfred Jarry. Pouvait-on rêver meilleur berceau pour une entreprise utopique, c'est-à-dire destructrice de frontières ?

Université de Provence,
Département d'études slaves

10. L'Allemagne hitlérienne avait donné l'exemple dès 1936. Mais la répression stalinienne fut beaucoup plus féroce. Sur les persécutions anti-espérantistes dans différents pays, voir U. Lins, *La danĝera lingvo*, Gerlingen, Bleicher, 1988 (réédité à Moscou par les éditions Progreso, 1990). Une version allemande abrégée (Gerlingen, 1988) existe sous le titre *Die gefährliche Sprache*.

RESUMO

Diference de multaj projektoj de planlingvoj, Esperanto naskiĝis en orienta Eŭropo kaj tiu fakto donis al ĝi originalajn ecojn. La slavaj lingvoj ludis rolon en ĝia skribsistemo, vortprovizo kaj gramatiko. Sed plej grave la junecaj vivcirkonstancoj de Zamenhof, lia judeco en plurlingva kaj konflikta medio, liaj ideoj pri justeco kaj demokrateco en la lingvaj rilatoj, lia koncepto pri « interna ideo » en la Esperanto-movado ludis verŝajne decidan rolon en la pluvivo kaj disvolvo de tiu movado.

ŜLOSILVORTOJ

Planlingvoj ; Esperanto ; slavaj lingvoj ; Zamenhof ; Rusa imperio ; Pollando ; Ruslandaj Hebreoj ; L. Tolstoj ; lingva politiko.

РЕЗЮМЕ

В отличие от многих проектов плановых языков, эсперанто появился в восточной Европе, и это придало ему особенные черты. В эсперанто ощутимо влияние славянских языков, в алфавите, в лексике, и даже в грамматике. Но наверно решающую роль в развитии эсперантского движения сыграли жизненные условия Заменгофа (т.е. положение молодого еврея в польской части Российской империи) и, следовательно, его устремления к справедливости и демократичности в языковых отношениях. Эти идеи прочно сплотили сторонников языка в первоначальный (т.н. « русский ») период его развития.

КЛЮЧЕВЫЕ СЛОВА

Плановые языки ; эсперанто ; славянские языки ; Заменгоф ; Российская империя ; Польша ; российские евреи ; Л.Н. Толстой ; языковая политика.

RESUMIT

Als revèrs de fòrça proèctes de langas artificialas, l'esperanto es nascut en Euròpa orientala. Aquò li a donat traits particulars. Se sent l'influéncia de las lengas eslavas dins l'esperanto, tant dins la grafia comma dins lo lexic, emai dins la gramatica. Mas son de segur las circonstàncias de la vida de Zamenhof (çò es la situacion d'un joive josiu dins la Polonha alavetz administrada per la Russia) que joguèron un ròtle decisiu dins lo desvelopament del moviment esperantista ambe lo desirièr de justícia e de democracia dins las relacions lingüisticas. Aquelas idèas uniguèron fòrtament los esperantistas dins lo prumièr periòde dit « rus » de son istòria.

MOTS CLAUS

Lengas artificialas ; esperanto ; lengas eslavas ; Zamenhof ; Empèri rus ; Polonha ; josius russes ; L.N. Tolstòí ; politica lingüistica.

Traduction occitane de Philippe Carbonne